

Gambette, une chèvre immigrée, Passe-Partout deuxième génération.

L'arrivée. Adaptation réciproque.

Nous sommes partis, S et moi, pour projeter mes films sur la ZAD à Rochefort. C'était il y a bientôt deux ans. Là-bas nous sommes passés chez Sophie, une amie maraîchère et elle nous a emmenés voir un troupeau de chèvres. Je ne sais plus comment nous avons pris la décision mais je me souviens que S a dit : « Je voulais partir de la ZAD, avec une chèvre, j'ai envie de rester ».

Gambette est montée dans la camionnette, s'est logée dans tout le barda avec Zoulou, la chienne de S, et ni S ni moi ne savions comment faire et ce qui allait se passer.

Nous savions que Gambette répondait à son nom, qu'elle était née dans la neige, qu'elle avait trois ans et qu'elle était pleine.

Les trois premières nuits, Gambette a dormi blottie dans un coin de ce qui était à l'époque un semblant de cuisine, avec seulement deux murs en dur, et le côté nord fermé par mon camping car et le côté ouest constitué d'une bâche et de porte-fenêtres tenant par miracle grâce à un amoncellement de pneus et de perches de bambou. Gambette était vraiment paniquée, et cette attitude de se mettre contre un « mur », je la connais bien maintenant est un signe de mécontentement très clair.

Évidemment je me suis inquiétée, je me disais qu'elle devait trouver beaucoup de différence entre un champ et un autre champ, un brin d'herbe et un autre brin d'herbe alors que pour moi, tout ça c'était du vert quoi.

Nous attachions Gambette non loin de la maison. Très rapidement, dès que je m'éloignais elle poussait des bêlements déchirants auxquels maintenant je me suis un peu plus habituée, j'accours un peu moins rapidement. A l'époque cela me troublait beaucoup et je ne pouvais pas faire un pas sans que Gambette veuille me suivre, y compris jusque dans la cabane.

Un jour, nous étions partis pour quelques heures et quand nous sommes revenus Gambette n'était plus là. A avait déjà enfourché un vélo pour partir à sa recherche. Je cherchais au loin un signe de sa présence quand, de l'autre côté d'une des fenêtres de la cuisine, je croise littéralement le regard de Gambette qui était en train de m'observer, le museau frôlant la vitre.

A partir de ce moment, nous ne l'avons plus attachée que très rarement, toujours pour lui faire prendre de nouvelles habitudes loin de moi.

Gambette n'a jamais tenté de s'éloigner au contraire.

Nous avons fait des balades ensemble dans la forêt, elle me suivait à une distance toujours égale, marchant délicatement et silencieusement dans mes pas. Je me retournais de temps en temps et avais le cœur en joie de la voir derrière moi. C'est la première fois que j'ai eu le sentiment de faire partie d'un troupeau.

Gambette aurait bien voulu vivre avec moi dans la cabane et moi je pensais à venir dormir avec elle dans la chèvrerie quand il faisait froid. Elle se campait en haut d'un bout de mur de la ruine qui lui servait de promontoire et m'observait dans le jardin. Au coucher du soleil, elle pouvait rester des heures à regarder au loin. Je suis montée, depuis, sur le mur, la vue se perd au fond en contrebas en une succession de friches et de petits bois qui se découpent à contre jour, le soir, dans la lumière contrastée de l'ouest.

J'ai découvert cette relation avec une chèvre. Les chèvres ne sont pas dociles, elles choisissent. Caprice, capricieux, caprins, on dit que les chèvres sont capricieuses. Chaque jour est différent et nous ne sommes jamais à l'abri d'un changement d'attitude, rien ne semble tout à fait acquis. N'est-ce pas là plutôt l'expression de la liberté? On dit aussi des femmes qu'elles sont capricieuses jamais des hommes...

On dit aussi des chèvres qu'elles sont maladroites mais c'est dans les gestes que nous leur imposons comme par exemple manger dans une mangeoire ou boire dans un sceau. En revanche, dans la nature elles sont capables d'acrobaties incroyables.

* *
*

Les petits.

J'ai connu Passe-Partout, elle avait une semaine. Elle est née sur la ZAD, avec un autre petit chevreau, un peu avant la manifestation du 22 février 2014 à Nantes et a grandi libre. Gambette s'est débrouillée toute seule. Personne n'a pu me dire comment s'est passé l'accouchement mais le résultat était parfait. Nous savions que nous allions manger le petit chevreau, nous ne lui avons pas donné de nom. Le nom de Passe-Partout est venu rapidement car elle arrivait à se faufiler vraiment partout, à monter sur le mur de la ruine malgré de multiples essais de barrières qui sont devenues de vraies barricades, sauter du toit de la chèvrerie et évidemment s'échapper du choral malgré nos rafistolages quotidiens. Le jeu des chevreaux était beau et comique à voir, courant comme des fous et sautant, se suivant et se rattrapant. Dans le choral, de grosses pierres de la ruine et un bout de mur leur servaient de support pour leurs acrobaties. J'ai pu conserver cette image de la famille au complet juchée sur le pignon de la ruine.

Nous avons trouvé une personne pour tuer le chevreau, un voisin de L'Epine. Il comptait l'égorger. Je voulais participer, assumer ce rituel où, la plupart du temps, les femmes ne sont pas prévues. Je n'avais que faire de ces considérations puisque j'étais décidée à manger cet animal. Et puis la mort est sacrée, j'ai raté la naissance de ma fille, et la mort de ma grand-mère, j'avais envie de réussir la mort de ce chevreau. C'est alors que A m'a dit qu'il savait faire autrement, sans faire souffrir l'animal. Sans parler du conflit qui s'en est suivi avec S, nous avons décidé de faire cela, A et moi.

J'ai couru les magasins de coutellerie pour trouver un couteau bien tranchant, pour me rendre compte qu'une dague aurait été l'idéal pour que le coup soit porté sans déchirure. J'ai finalement trouvé un compromis pas trop onéreux.

Nous avons réparti nos rôles. Je suis restée avec Gambette loin des petits - nous n'avions pas réussi à les séparer- pendant que A attachait le chevreau. Ce fut le moment le plus difficile. Je ne pouvais voir ce qui se passait mais j'entendais Passe-Partout bêler, Gambette répondait. Je caressais Gambette, elle n'était pas paniquée comme cela peut lui arriver.

Ensuite, à un signal, j'ai ramené Gambette à la chèvrerie auprès de sa petite et rejoints A un peu plus loin dans un chemin boisé. Je l'ai aidé à attacher le chevreau par les pieds sur un bâton. Et nous avons marché au soleil couchant, chacun une extrémité du bâton sur l'épaule, le chevreau pendu par les pieds, la tête en bas. J'étais très émue et A me répétait que la chevreau voyait les arbres au dessus de lui, que sa dernière vision était de belles images de son monde et qu'il était déjà stone. Les arbres et la lumière diminuant à travers leurs feuillages, je les regardais aussi. J'étais concentrée sur la marche et je sentais le poids de l'animal. L'atmosphère était imprégnée de magie. Nous formions un cortège funèbre au milieu des bois, silencieux. Je ne sais pas combien de temps nous avons marché, sûrement moins d'une heure car je n'aurais pas pu porter bien longtemps. Je crois qu'il faisait nuit quand nous l'avons détaché et pendu à un arbre. Il n'a fait aucun mouvement et émis aucun son. Il était comme endormi. Ensuite, A a enfoncé le couteau sur le côté de sa gorge, dans l'une des carotides. A ce moment, je tenais déjà la bougie et l'animal tendu, vers le haut, la tête en bas, dans une position si semblable pourtant à celle qu'il prend quand il se hausse le plus haut possible pour manger les tendres feuilles des arbres, n'a pas bougé.

Nous l'avons laissé là un moment afin que le sang s'écoule hors de son corps. Quand nous sommes revenus, nous avons posé des bougies par terre et j'ai tenu une bougie le plus près possible de la chair et du couteau que A maniait avec adresse pour le dépecer.

Le corps de l'animal éventré éclairé d'un halo orange au milieu de la nuit noire, m'évoquait un tableau d'un autre temps où l'on

respecte les animaux que l'on tue.
Rien avoir avec une boucherie.

Le corps de l'animal ainsi dépossédé de sa peau a passé la nuit au frais dans le puits.

Le lendemain, A a continué son travail, il a découpé l'animal sur une souche entre deux arbres près de la cabane et tendu la peau avec des clous sur une palette pour la faire sécher. Il a répandu de la cendre et frotté.

La peau est revenue à A.

Il en a pris un tout petit morceau et en tiré un véritable écrin, un petit bijou finement cousu, avec un système de fermeture très sophistiqué, pour porter un de ses couteaux à la ceinture. Il y aura d'autres enveloppes sans aucun doute, toutes utiles.

Les entrailles, nous les avons enterrées dans la forêt afin de lui laisser une sorte d'offrande à elle aussi, un fertilisateur.

Les deux pattes de l'animal pendent aujourd'hui devant la cabane, sans que personne ne les aie jamais remarquées.

La queue a été subtilisée.

La tête est enfouie dans un coin du jardin sous une dalle de pierre. A viendra chercher le crâne bientôt.

Les petites testicules ont servi de bourses.

Rien de cet animal n'a été jeté.

Nous avons partagé la viande en plusieurs parts que j'ai préparé selon différentes recettes.

Un remerciement a, chaque fois, précédé nos repas.

* *
*

Le lait.

Après la mort de son frère, Passe-Partout s'est retrouvée seule à téter sa mère. Nous avons pris le relai du chevreau en commençant à traire Gambette.

Il était manifeste qu'elle n'avait pas trop envie de nous donner son rabe de lait.

Nous avons essayé diverses approches pour l'amadouer dont celle de lui donner du lierre pendant que nous tentions de lui soutirer un peu de lait. Le lierre provoquait chez elle une surexcitation incroyable que nous prenions pour de la gourmandise. Dès que la ration était finie, elle se débrouillait pour que la traite devienne impossible. Nous étions parfois tentées de lui en donner plus et il est arrivé qu'elle avale goulûment plusieurs bouquets sans nous donner beaucoup de satisfaction. C'était un jeu auquel H

et moi nous nous prêtions sans être jamais sûres de gagner. Je reconnais que j'ai essayé le chantage « Tu n'auras ton lierre que si tu nous donnes ton lait », sans résultat probant. Nous n'avions pas du tout mesuré l'effet hallucinogène que le lierre provoquait chez elle. Lorsque nous lui avons donné seulement du bon foin bien frais, elle est devenue plus calme et il y a eu un petit mieux. Nous n'avons jamais pu déterminer si elle n'aimait vraiment pas être traitée ou si elle voulait tout garder pour sa biquette. C'était sûrement un peu les deux.

Bon an mal an, nous avons eu quand même assez de lait dans les débuts, en additionnant plusieurs traites, pour nous essayer à la transformation en fromage.

J'ai pu en faire quelques uns, mais à vrai dire je n'ai en réalité pas fait grand-chose. J'avais renoncé à ajouter un quelconque produit au lait de Gambette, ni de présure, ni de petit lait qui, en fin compte, sont naturellement présents dans le lait.

Je n'ai jamais vu ou lu quelque chose sur une telle pratique mais je n'avais rien à perdre d'essayer et ne voulais rien acheter. Pour faire cailler le lait, ne disposant d'aucun système de régulation de température, je me suis contentée de sortir le lait du puits (notre unique système de refroidissement) et de le disposer dans des endroits de la cabane qui me paraissaient à ce moment là propices à obtenir une température vraiment très approximativement proche des 22° réglementaires.

Pour l'affinage, un endroit bien ventilé et frais n'était pas toujours facile à trouver n'ayant à ma disposition que très peu d'abris y compris pour moi-même.

Au niveau de l'hygiène, un professionnel aurait pris peur. Le rinçage des seaux se faisait à l'eau de pluie, le dégraissage au vinaigre blanc, aucune goutte de savon ou de produit détergent n'a jamais été en contact avec les récipients utilisés. L'addition des différentes traites et les écarts de température provoquaient souvent des ratés pas toujours comestibles. Certains buvaient la traite du matin au petit déjeuner et il y avait parfois de la faisselle délicieuse quand je voyais que le temps ne permettrait pas d'aller jusqu'au bout du processus.

Lorsque je mettais les petites pépites de fromage sur la table c'était un cérémonial exagéré et je disais en guise de fausse modestie : « Je n'ai rien fait, c'est le fromage de Gambette ». Pendant que j'en faisais un par semaine, ailleurs sur la ZAD, le groupe « Chèvres » équipé d'électricité et d'eau courante en faisait sept par jour mais je n'étais pas peu fière.

Au bout d'un certain temps, la traite devenant trop pénible pour tout le monde, nous avons arrêté. Passe-Partout a continué à s'en donner à cœur joie tout en se délectant de toutes les plantes à sa portée. Elle essayait tout et se portait à merveille. A plus d'un

an, elle était dodue comme un mouton. Sa mère, au contraire, dépérissait. Ses membres semblaient s'être allongés, son arrière train était creusé et ses doux yeux exorbités.

Je lui donnais de l'ail caché dans un mélange de graines protéagineuses « poules premier âge » que je m'étais décidé à acheter, ne pouvant en obtenir sur la ZAD . Elle le mangeait goulûment. Malgré mes efforts, son poil restait terne et elle paraissait léthargique comparé au dynamisme de Passe-Partout. Quand la fille, maintenant obligée de se mettre à genou, tétait, cela ne durait pas longtemps. Gambette s'écartait rapidement sans hostilité, allait voir ailleurs. Les tétés étaient de courte durée mais souvent répétées.

Je tentais d'écarter Passe-Partout de sa mère en la tirant et en la grondant. Malgré la séparation nocturne que nous avons finalement instaurée à l'aide d'une palette dans la chèvrerie, Gambette continuait de dépérir et Passe-Partout de manger tout ce qui pouvait l'être. Les essais de séparation en les attachant toutes les deux ou seulement l'une des deux n'ont servi à rien. Passe-Partout continuait de téter en douce profitant du moindre moment d'inattention.

Un jour que nous marchions derrière elles, L et moi dans un chemin, nous avons lâché les cordes que respectivement nous tenions comme de longues laisses, elles trottaient devant nous. Les chèvres ont une très discrète façon d'augmenter la distance subrepticement. Elles s'arrêtaient de temps en temps pour voir si nous les suivions. Nous avons senti que la distance s'agrandissait, leur rythme s'est accéléré et puis elles se sont mises à courir au delà d'un virage. Elles avaient disparu. Pas pour longtemps. Nous nous sommes arrêtées à bonne distance. Une minute ne s'est pas écoulée que deux têtes sont apparues de derrière le virage, les deux chèvres nous observaient. Elles se sont mises à bêler. Sans aucun doute elles nous appelaient. Nous avons amorcé quelques pas en arrière. Et, toujours avec un petit délai dans la réaction, elle se sont mises à trotter vers nous. Nous avons éclaté de rire. La sacrée coquine de Passe-Partout avec la bouche maquillée de blanc, toute dégoulinante de lait.

Après dix jours de régime strict, que je vécu moi aussi comme une punition de n'avoir pas sevré Passe-Partout assez tôt, j'ai laissé la mère et la fille se retrouver pensant que le lait de Gambette était tari. J'ai lâché Passe-Partout qui, après tous ces jours de privation n'avait pas du tout abandonné l'idée du complément alimentaire irremplaçable à toutes ses expériences gustatives.

Enfin, à cours de nouvelles méthodes et me rendant compte de mon erreur, afin de sevrer vraiment cette petite chèvre si pleine de vie et de sauver Gambette, je me suis résignée à l'envoyer à la ferme de Bellevue, un autre squat de la ZAD sous la garde de M qui m'a proposé de prendre Pashmina afin que Passe-Partout ne reste

pas seule. Ce fut le premier contact de Passe-Partout avec une autre chèvre.

Là aussi le jeu de la domination s'est déclaré tout de suite. Pashmina était sensée être soumise mais face à Passe-Partout qui était comme un gros bébé en mal de compagnie, elle s'est révélée dominante.

* *
*

Se nourrir. Se soigner.

Quand Gambette est revenue de la ferme de Bellevue après plus d'un mois, elle sentait le bouc. Est-ce par-ce qu'elle n'a pas eu de petits cette année ? Ses hormones virent-ils vers le côté mâle. Elle s'est aussi précipitée sur un saule pour en dévorer l'écorce. Pour se soigner? L'écorce de saule possède les vertus de l'aspirine, en particulier les rejets de trois ans comme celui qu'elle a choisi. Pour elle, se soigner et se nourrir sont synonymes. On nous dit qu'il faut bien manger pour être en bonne santé mais où pouvons nous donc bien manger ? A part dans la nature, là où nos gestes quotidiens sont motivés par notre subsistance. ..

Les chèvres, en tout cas ont leur périodes, c'est tantôt la berce, tantôt la ronce, tantôt les jeunes feuilles des arbres et particulièrement celles du saule. Et toujours en accord parfait avec les saisons. Gambette mangeait-t-elle du pissenlit qui active la lactation par ce qu'elle allaitait ou le pissenlit fleurit-il au moment où les animaux en ont besoin ? Des questions naïves auxquelles ceux qui me lisent pourront peut-être répondre. Les botanistes nous enseignent que si la fleur donnent ce qui lui convient à l'oiseau ou l'insecte c'est pour mieux se reproduire. Je ne crois pas que le pissenlit trouve un intérêt à être mangé... Les chèvres ont tout simplement trouver le moyen de se nourrir et de bien se porter. Les animaux qui ne sont pas contraints par des impératifs de résultat se nourrissent selon leur besoin. Il est sûr, en revanche, que les déplacer n'est pas sans conséquence. Ces chèvres ne sont pas d'ici. Et ceux, qui comme à la chèvrerie de L'Epine, veulent vendre du fromage sont obligés de leur donner un tas de compléments alimentaires.

L'alimentation des chèvres n'est pas non plus de l'ordre d'une simple fonction organique. Comme nous, si Gambette est contrariée, elle s'arrête de manger. Et à l'utilité de se nourrir s'ajoute le plaisir de grimper dans les arbres.

L'hiver a été rude c'est à dire humide. Je n'ai pas été malade malgré mes démêlés avec la cheminée que j'ai du refaire en urgence. Mais les bêtes n'étaient pas en forme du tout. Gambette était affaiblie et Passe-Partout commençait a perdre ses poils sur l'arrière train exactement au même endroit que Chacha le chat chasseur. Je cherchais les causes de cette maladie en demandant un peu partout et en faisant des recherches sur internet. Je n'ai pas trouvé la solution miracle. Je leur mettais de l'huile avec de la lavande qui avait macéré. Puis, sur le chat, du vinaigre de cidre mélangé avec de l'eau et l'huile essentielle de lavande. Je massais bien Passe-Partout qui commençait à avoir une véritable tonsure. A force d'en parler, J un vacher voisin me dit qu'autrefois on mettait un bouquet dans les « stabulations » (nouveau mot pour dire étable), un bouquet de quoi, impossible de le savoir. D'un autre côté, au nord, j'avais vu le chien d'un autre voisin avec une tonsure énorme très moche sur le derrière et le papi qui le promenait m'avait dit qu'il se roulait dans la stabulation. Je suis donc allée voir le vacher du nord. Ses vaches avaient une maladie de peau mais c'est tout ce qu'il a pu me dire. Il n'avait pas l'air inquiet. Moi j'ai pensé que ce sont ses vaches qui ont pâturé près de nous tout l'hiver qui ont contaminé les autres animaux. Les pauvres bêtes étaient sous la pluie sans arbres pour se protéger (peut-être avec les mouches). Plus tard, je lui ai parlé de cette histoire de bouquet et il m'a précisé qu'il s'agissait d'un bouquet de houx mâle et qu'il avait essayé autrefois (encore) et que ça avait marché. Qu'il n'avait aucune croyance en ce genre de chose mais que ça avait marché... Pourquoi ne le fait-il plus ? Pourquoi cette pratique s'est-elle perdue ? Les réponses sont toujours évasives. En tout cas nous étions contents de pouvoir faire quelque chose et nous sommes allés cueillir de quoi faire un beau bouquet que nous avons accroché dans la chèvrerie. Le bouquet a été brouté. C'est que les chèvres adorent se dresser et elle peuvent le faire bien haut. Ce corps qui se déploie vers la gourmandise a-t-il profité des bienfait de la plante ? On ne peut l'affirmer. Finalement le retour du temps sec a permis aux animaux de retrouver leur pelage. Peut-être un peu par mes soins aussi. Elles ont maintenant un poil brillant et dru.

* *

*

Si j'écris ces lignes c'est un peu grâce à elles car je prends le temps de ne pas m'activer à construire, bricoler, réparer, rafistoler, jardiner, cueillir, cuisiner, vider, remplir, faucher, faire des tas de tout, nettoyer et ranger et râler. Je prends ce

temps pour moi, et je prends du plaisir à les observer, je laisse vaquer mon esprit en les regardant. C'est un genre de bac à sable super beau.

* *
*

Lutine.

Lutine est arrivée un soir de fête, on nous l'a déposée car elle ne pouvait plus suivre le troupeau de la chèvrerie de la ZAD et son propriétaire tardait à revenir la chercher. Je n'ai pas très bien compris si d'ailleurs il était vraiment certain qu'il revienne la chercher. Elle s'appelait Inutile et je ne sais pas qui l'avait nommée ainsi. Elle a fait le tour de la ZAD, de lieu en lieu, y compris à Kassquat (une barricade célèbre ici) où elle ingérait un peu de tout, y compris du plastique m'avait-on dit. Ce soir là on l'a déposé avec son gros ventre plein d'au moins un petit à naître et ses difformités. Ses hanches mal formées et son menton en galoche. Qu'elle âge a-t-elle ? On ne sait. En tous cas personne ne semblait en vouloir.

Nous l'avons appelé Lutine du féminin de lutin, et elle va clopin-clopan et mange sans discontinuer exclusivement de l'herbe. Elle tourne autour de son piquet, corde tendue, tel le crayon d'un compas, sans brouter au milieu du cercle. A chaque nouvelle place, elle trace des cercles.

Gambette donne des coups de corne dans le ventre de Lutine qui, elle, porte des petits. Peut-être est-elle jalouse ?

Pendant son séjour, nous avons dû l'enfermer chaque soir dans une partie de la chèvrerie afin qu'elle soit au chaud et au sec et à l'abri des coups de Gambette, Elle mange, éternue, tousse et a la morve au museau, comme la petite chatte que j'ai recueillie. Cette humidité constante rend aussi malade les animaux. Alors je les mouche avec un gros morceau de tissu. Je la mets toujours près d'une belle haie bien garnie afin qu'elle puisse aussi manger des ronces et des feuilles d'arbres. Ça ne va pas bien mieux et se n'est pas pire. Aucune des mauvaises prédictions sur son état ne se sont réalisées.

Finalement, son propriétaire a débarqué un jour et l'a emmené. J'ai su qu'elle avait eu ses petits et que tout s'était bien passé.

Boolie est une belle chèvre au long poil, et à la longue barbiche. Nous ne connaissons pas son histoire et son âge non plus. Quand

elle est arrivée elle n'avait pas de nom et pas de cornes non plus. On n'a pas pu savoir si elle en avait jamais eu. Elle charge quand même très bien avec son front, elle donne des coups de boule c'est pourquoi nous lui avons donné le nom de Boolie. Elle a peur des être humains et de Gambette aussi. C'est tout un cirque pour la faire rentrer dans le choral où Gambette l'attend devant l'entrée. Il fallait que nous soyons deux, l'un teant Gambette et l'autre poussant Boolie à rentrer. Impossible en revanche de la faire rentrer avec les autres à l'abri dans la chèvrerie, elle a dormi dehors.

Elle aurait pu s'intégrer au troupeau, avec le temps peut-être, mais Passe-Partout toujours au milieu, à commencé à quitter sa mère pour la suivre, ce qui donnait une nouvelle configuration vraiment ingérable pour moi. Boolie est donc partie, et Passe-Partout a bélé pendant deux jours en la cherchant partout. Puis Boolie s'est complètement libérée des êtres humains. Elle est maintenant quelque part en liberté sur la ZAD.

Gandalf

L'histoire de Gandalf pourrait faire l'objet d'un long récit. Gandalf c'est le nom que ce bouc portait quand il est arrivé ici et comme ce nom l'indique son poil est tout blanc et il porte une belle barbiche tout aussi blanche. Il est célèbre sur la ZAD car il en a fait le tour. Il a changé de nom plusieurs fois au gré de ses séjours dans les différents lieux. Nous ne le lui avons pas changé mais aujourd'hui qu'il est reparti il s'appelle : «Yoshorito.»

Dans un troupeau normal on donne aux bêtes des noms dont la première lettre correspond à une année, ce n'est pas un critère qui a cours ici.

Gandalf a été accueilli par S pour débroussailler, activité qu'il pratique avec passion et aussi avec violence. Il était prévu de l'installer dans la chèvrerie mais nous n'avons pu l'y laisser sous peine de la voir disparaître. Gandalf est très sympathique, A s'y ait attaché car il est attachant, il bêle aigu d'une voix frêle et adore respirer le pipi des chèvres. Quand il est content, il dresse son museau et montre les dents dans un mouvement qui semble exprimer un plaisir extrême mais il est absolument obligatoire de l'attacher. Au début, je pensais le caresser comme les chèvres et j'ai reçu plusieurs coups de ses belles et grandes cornes. Une fois son travail terminé chez S, sa prise en charge a été un peu plus hasardeuse. Nous l'avons fait pâturer avec Gambette et Passe-Partout. Il aurait pu faire partie de la petite famille. Mais je ne voulais pas qu'il y ait des chevreaux cette année là ne pouvant envisager de faire seule la transformation. L'éloigner des chèvres fut une utopie. Les liens se cassaient et il débarquait régulièrement près de la chèvrerie parfois en pleine nuit et détruisait tout sur son passage notamment les plantes et

les arbres qui étaient dévorés. Beaucoup d'entre-nous avait renoncé à l'approcher. Après de multiples accidents et malgré les câlins que A lui prodiguait, son départ vers la ferme de Bellevue fut inéluctable.

* *
*

Education ? Différence avec un élevage.

Depuis l'arrivée de Gambette à la maison j'ai toujours cherché à ce qu'elle soit le plus autonome possible. Ma relation étroite avec elle puis avec sa fille est à la fois exaltante pour moi et très contraignante. J'aime les êtres libres, comme moi, et elles le sont, mais c'est moi qui les ai amenées à vivre ici et j'en porte la responsabilité. Je dois donc veiller sur elles, et cela ne s'appelle pas de l'élevage.

L'éducation n'est-ce pas un ensemble de balises qui permettent de laisser le plus possible de portes ouvertes ?

Quand arrivent des animaux amateurs de légumes, il est difficile échapper au dilemme : Le jardin potager ou les chèvres, qui doit-on enfermer ? De plus, il aurait peut-être fallu m'enfermer moi-même car des plantes comestibles sont tout autour de la cabane même si une grande partie se trouve délimitable dans un rectangle que l'on aurait pu clôturer.

Comment préserver ce que nous voulons manger et garder près de soi les animaux ? Comment éviter de créer des zones qui nous déracinent, parquent les différents moments de nos vies ? Comment construire une autonomie alimentaire basée sur l'harmonie et un rapport immédiat et sensible avec le lieu où nous vivons ? Vivre et travailler au pays pas tout à fait. Ne pas trop s'éloigner de notre activité vivrière. Partir sur les chemins, déambuler. C'est là aussi une question d'échelle.

Ici sur la ZAD, les terres appartiennent à l'Etat et nous sommes presque tous squatteurs, à part quelques propriétaires qui ont refusé de signer avec AGO. Je considère aussi les exploitants agricoles qui ont signé comme des squatteurs, des squatteurs légaux voilà tout. Je n'aime pas les clôtures ni les frontières quelles qu'elles soient. Au XVIIIe siècle, le régime des enclosures a mis fin aux vaines et vives pâtures. En France, la révolution bourgeoise a entériné la fin de la possibilité pour le petit bétail de brouter où bon lui semblait. Des haies et des

clôtures ont délimité définitivement les propriétés et l'usage des communaux s'est raréfié. Je pense avec d'autres que cette époque marque le début du capitalisme et que la politique de zonage d'aujourd'hui est au cœur de l'aménagement total de nos vies.

Sur la ZAD, nous avons la chance de vivre en harmonie avec nos idées en attendant que la ZAD soit bradée par les citoyenistes qui réclameront leur petits lopins de terre. Pendant ce temps qui nous reste, c'est avec une grande joie que nous essayons des solutions sans zonage et nous nous permettons de déambuler avec ou sans animaux sans ce soucier des barbelés.

Évidemment, je ne pensais pas partager ma vie complètement avec mes chèvres. Je voulais les avoir en bonnes voisines. Le plus libre possible.

S avait construit une cabane pour les chèvres dans la ruine, puis nous l'avons entourée d'une clôture qui forme un large jardin sauvage agrémenté d'un saule qu'elles adorent. Nous l'appelons le choral.

La porte de ce choral est aujourd'hui ouverte en permanence. Gambette et Passe-Partout sont libres de sortir et de rentrer chez elles. De l'autre côté de la ruine, à l'est, elles peuvent se promener où elles veulent. Pour en arriver là ce fut toute une éducation, si on peut appeler cela ainsi. Ce que j'ai gagné c'est aussi plus de liberté pour moi. Je peux maintenant m'absenter, sans avoir à demander à quelqu'un de venir pour les garder. J'ai longtemps espéré cette possibilité sans y croire complètement. Nous avons, elles et moi, mis deux ans à établir cette situation.

Au début, je les emmenais ailleurs.

Tous les matins, je faisais le chemin avec elles et partais ensuite dans les bois. J'attachais Gambette et laissais Passe-Partout à ses côtés, libre de gambader non loin de sa mère.

A environ un kilomètre de la maison, j'avais trouvé un endroit parfait pour qu'elles puissent se nourrir en abondance et de façon variée. Une petite friche, inondée en hiver mais pas trop mouillée au printemps et en été. Pleine de plantes sauvages libres de pousser sans fauche depuis plusieurs années. Les agriculteurs, ici, ne fauchent « les champs humides » que s'ils rentrent dans le système de subvention de la P.A.C. Ils doivent, par exemple, faucher ce qu'ils appellent les « nuisibles » autour de leurs champs de maïs. Ils disent êtres surveillés par satellite. Ce qui est drôle c'est qu'ils font vraiment n'importe quoi comme par exemple des fauches tardives qui font voler les fleurs de chardon (leur bête noire avec le grand rumex) tout azimuts. Ils provoquent ainsi exactement le contraire de ce qui est attendu. En fait, la question de la rentabilité de leur récolte passe bien après les subventions. Et celui qui fauche tardivement renforce la flore au lieu de la détruire, bien heureusement pour les « nuisibles » que nous sommes. Certains laissent également pourrir leur maïs sur

piéd. Bref, certaines friches subsistent par bêtise ou par bureaucratie ce qui revient au même, et c'est tant mieux pour la nature, nous et les chèvres.

Pour amener Gambette et Passe-Partout vers cette friche, je les tenais bien près de moi en évitant les coins dangereux comme les pieds de vigne sur le bord de la route et l'entrée du potager de S. Nous marchions ensemble, Passe-Partout se positionnant toujours entre Gambette et moi. Arrivées à l'entrée du champ je les lâchais. Elles partaient devant en suivant précautionneusement l'étroit tracé de leur pas formant un lacet au milieu de la friche, puis se stabilisaient plus ou moins au même endroit. Je restais toujours un moment avec elles, à rêvasser, allongée dans l'herbe me laissant pénétrer par cette atmosphère paisible. Pour les quitter sans me faire remarquer, je m'éclipsais sans leur montrer le chemin que j'empruntais car je filais par les bois. Ne jamais montrer ne serait-ce qu'une fois le chemin que vous ne voulez pas qu'elles empruntent à des chèvres. Je revenais ensuite les chercher le soir. Elles couraient alors devant moi, sans lien, vers leur maison.

Les chèvres prennent très rapidement l'habitude de s'arrêter à « spots ». Le jeu est de créer un parcours (le mieux étant une boucle) jalonné de « bons spots » afin d'éviter qu'elles s'arrêtent à d'autres.

Un jour, comme toujours, ce sont elles qui me montrèrent comment faire évoluer leur éducation vers la liberté. Elles sont arrivées à la cabane, trottinant parallèlement, synchronisées comme elles peuvent l'être. Gambette s'était une fois de plus détachée. Elles avaient parcouru le chemin en sens inverse sans faire de dégâts. Cette fois-ci. Alors je n'ai plus attaché Gambette. Je partais simplement avec elles le matin, elles revenaient toutes seules, libres, choisissaient le moment de quitter la friche à leur gré . On ne les voyait pas toujours arriver et parfois je devais crier très fort et courir pour les pousser chez elles. Certaines plantations n'ont pas été épargnées. Je me suis toujours demandée ce qui pouvait les faire revenir en plein après midi. Probablement la peur due au bruit des machines agricoles ou plus sûrement celui des quad ou des 4x4 qui dévastent le chemin qui longe la friche. On l'appelle « Le chemin de la gare » plus récemment nommé par H « the crocodile path ». En hiver, il est tellement inondé qu'il faut être hautement botté ou pieds nus pour l'emprunter. Une rivière où les ornières remplies d'eau forment des bassins qui brillent sous le clair de lune à travers les arbres. Chaque année, malgré nos efforts pour les en dissuader et malgré nos barricades qu'ils détruisent en un tour de main, les engins à moteur de jeu continuent de détruire ces nouveaux abreuvoirs pour les animaux en tuant la faune et la flore qui pourtant de se lassent pas de réparer leurs dégâts.

Dès que le soleil a commencé à réchauffer la terre, les chèvres m'ont suivie dans une autre friche dont le dessin, la nudité, la lumière, l'espace me faisaient penser à une piste d'atterrissage de soucoupe volante. Je rêvais « qu'ils » viennent enfin venir me chercher... Je décidais d'y installer une yourte pensant y pâturer avec les chèvres à l'écart du jardin mais non loin de la cabane collective.

Au début tout se passait pour le mieux. Le champ est encadré par une haie haute et touffue d'arbres qui n'ont pas subi de mauvais traitements depuis un moment et qui le protègent des vents dominant d'ouest. Il commence à être parsemé de jeunes arbres, beaucoup de saules, de bourdaine, parfaits pour la vannerie qui est une de mes occupations préférées quand je reste avec mes chèvres.

On n'y voit pourtant qu'un seul papillon blanc.

Pour décider de l'emplacement de la yourte, je me déplaçais avec mon pliant et mon ouvrage en divers endroits du champ, observant le parcours de l'ombre. Les chèvres mangeaient toutes les bonnes choses autour de moi. Il y a aussi des ronces et des ajoncs dont les fleurs sont une très bonne alimentation pour les caprins comme pour les bovins. Passe-Partout, toujours à la découverte de nouveaux goûts, n'hésitait pas à venir grignoter mes copeaux et tentait même de se régaler de mes éclisses d'osier.

Cette fois encore il fallait faire montre de vigilance et d'intelligence pour jouer avec Gambette au jeu de la chèvre dominante. Cela ressemble à un rapport de force mais en réalité bien d'autres choses se passaient entre nous.

Empêcher les départs prématurés n'était pas toujours possible.

Gambette se rapprochait insensiblement de la sortie, doucement, tout en continuant à brouter de-ci de-là. Passe-Partout la regardait faire et me regardait ensuite. Et Puis le départ était donné je ne sais comment et la fuite s'en suivait, toujours vers la chèvrerie. Gambette montrait par là sa volonté de décider du moment de partir. Je me faisais souvent devancer mais à force de patience et de tirage de corde, forcément artificiellement, c'était moi la chèvre dominante.

J'ai découvert cette chèvre dominante en moi qui me ressemble peut-être plus qu'un genre humain.

A propos de genre humain, je dois dire que je ne le comprends pas. « Ah les gens » écrivait Beckett. Il existe des exceptions. Mais dans l'ensemble ce qui motive leurs actions me paraît complètement à l'envers de l'intérêt de ce fameux genre humain. Ici par exemple nous avons à faire avec des gestes qui ont directement trait à notre survie. Alors qu'il est urgent de tout arrêter, les exploitants agricoles et ceux qui les singent continuent tranquillement leurs exactions.

Ce qu'ils appellent « leur métier » est identique à celui d'agent

d'entretien industriel. Juchés sur leurs grosses machines, ils nettoient. Ils traitent la terre comme un sol mort. Un exemple assez frappant et presque comique a bouleversé mes plans de pâturage avec mes chèvres.

JB qui a le droit d'usage du bout de terrain que j'occupe et des champs qui l'encadrent à l'est et à l'ouest - concédés par AGO comme tant d'autres terres distribuées aux agriculteurs en récompense de leur promesse de départ - m'avait dit qu'il ne voulait pas m'embêter (avec des produits) et qu'il ne ferait rien que de la prairie.

J'étais à pâturer avec mes chèvres quand j'entends un bruit de tracteur en provenance de la fameuse prairie qu'il faut traverser, entre la friche et la chèvrerie.

JB était en train de labourer profond sa prairie. J'étais une fois de plus abasourdie. Impossible de passer. Aucun espace n'avait été épargné y compris sur les bords du champ. J'attends son départ et puis nous crapahutons vers la chèvrerie sur les bosses rendues glissantes par le crachin qui n'a pas manqué de tomber.

Le lendemain matin j'appelle JB. Voici, en quelques mots, notre absurde conversation.

- Tu m'avais dit que tu ne ferais rien.
- Bah oui.
- Que tu ferais de la prairie.
- C'est ce que j'ai fait.
- Mais c'était déjà une prairie !
- Oui mais elle n'était pas propre. Il y avait plein de parcelles (grand Rumex), alors je vais en semer une nouvelle.

Voilà donc les raisons de son intervention. Le tracteur de JB a donc enfoui les grosses racines de Rumex sous plusieurs centimètres de terre littéralement traumatisée. Toutes les petites bêtes et les racines qui commençaient à faire revivre un peu cette terre déjà très appauvrie par des traitements similaires ont été supprimées. Les Rumex repousseront dans quelques temps... Une autre machine est ensuite venue tasser la terre et semer. Une jeune herbe toute « propre » a poussé juste à côté de la chèvrerie et il n'a plus été possible de faire brouter autre chose aux chèvres. Fini la belle et bonne pâture. La junk food a eu raison de mes projets.

Ensuite, un autre ennemi de l'exploitant agricole est apparu, celui qui vient toujours quand on retourne la terre, j'ai nommé le chénopode. C'est très bon, cuit ou en salade, meilleur que les épinards au niveau fer et magnésium. Il ne faut pas en abuser, ce qui a été le cas de Gambette qui a continué à brouter là où c'était bon. Normal. Gambette a donc été malade de diarrhée. Encore une conséquence néfaste que nous subissons sans pouvoir réagir sur la cause.

Pour finir, la nouvelle prairie n'étant pas finalement assez

propre, JB est revenu avec une autre machine pour supprimer les chénopodes avec de l'herbicide. Il appelle cela ne rien faire.

Mes chèvres sont bel et bien en liberté derrière la limite symbolique que j'ai fini par dresser à l'est mais je vais devoir les emmener loin de cette prairie toute neuve afin qu'elles se nourrissent mieux.

J'ai décidé de les faire passer par l'est pour retrouver la friche de l'année dernière.

Bien que nous empruntions un autre chemin, elles sont rentrées dans le champs sans hésitation. Mais, surprise : La friche avait été fauchée. Nous en trouverons bien une autre. J'imagine que beaucoup de petits bergers ou fermiers ont du subir ce genre de contre-temps avant la fin de la vaine pâture pour finalement se trouver empêchés complètement de se balader et devoir louer des terres ou mourir.

* *
*

Troupeau.

Nous avons formé un petit troupeau Gambette et moi avec parfois quelqu'un d'autre. Ce qu'elle préférait c'était lorsque une personne ouvrait la marche et une autre la fermait.

Puis avec sa fille, le troupeau s'est agrandi. Nos rapports se sont transformés. L'allaitement a duré plus d'un an. J'ai laissé faire la nature, me basant sur le peu de chose que je sais d'elle. Personnellement j'aurais bien voulu allaiter aussi longtemps.

A son retour de la ferme de Bellevue, après un mois de séparation pour arrêter la lactation, Passe-Partout a continué à montrer son attrait pour les pis de sa mère mais cette-fois-ci il n'y avait vraiment plus rien à téter. Après un an et trois mois de têtage, elle a fini par se résoudre à n'être plus seulement un gros bébé. La tendresse qu'elles se portent n'en est pas moins intacte. Elle s'endort avec sa mère, collées et entrelacées tête-bêche quand elles choisissent de se lover dans la grande boîte en bois.

Passe-Partout s'allonge aussi parfois à mes pieds, elle frôle ma nuque de son museau, en soufflant un peu. De temps en temps Gambette vient se joindre à nous en tendant son long cou et approchant son museau pour, elle aussi, avoir une caresse. Passe-partout n'a pas perdu l'habitude de venir me chercher ou de m'appeler quand il y a un problème (souvent par ce que sa mère est emmêlée). Et parfois, elle me pousse dans le dos pour que je suive

sa mère qui veut rentrer à la maison. Encore une sensation d'être adoptée, faire partie du troupeau que je n'ai jamais ressenti avec les êtres humains.

La sensation de la distance chez les chèvres est un sens dont nous avons à trouver l'équivalent. Quand le troupeau avance, elles attendent les autres sans se retourner. Lorsqu'elles pâturent la distance qu'elles mettent entre elles a un sens aussi qu'on pourrait appeler symbolique. Encore une dimension non mesurable, quelque chose de l'ordre de la relation. Pour nous les « petits d'hommes » c'est une représentation spatiale, une proximité plus ou moins lâche. J'y vois comme une constellation élastique: mouvement de rapprochement et éloignement autour de pôles qui changent. Passe-Partout se rapproche de moi, ou de sa mère, parfois elle s'allonge entre nous, pas n'importe où. Pourtant, parfois elles se cherchent, s'appellent ou m'appellent comme si elles avaient oublié, préoccupées par autre chose, où l'autre se trouve.

Que voient-elles ? Comment voient-elles ?

Mes recherches sur la vision des chèvres n'ont rien donné. Les livres et les sites internet que j'ai pu consulter ne parlent que d'élevage. Et pourtant leur pupilles sont absolument différentes des nôtres : elles sont rectangulaires. Le jeu est de capter leur attention ou de disparaître de leur vue selon ce qu'on veut obtenir d'elles.

Je profite qu'elles soient occupées à manger pour m'éclipser. Car si elles me suivent à l'aller, il ne faut pas qu'elles me suivent au retour et c'est toute la difficulté.

Il y a un code, un langage qui nous dépasse.

Comment décrire ce geste, cet encornage qu'elles se font. Un entre-choc. Elles se dressent sur leurs pattes arrières, torsionnent leur corps et se laissent retomber vers l'avant avec l'élan dans un balancement, en vrille, corne contre corne, bois contre bois. Rien à voir avec une charge frontale droit devant. C'est gracieux. C'est amical s'il faut trouver un mot. Quant elles se séparent ensuite, elles remuent parfois la queue et se suivent en courant un peu de biais.

Le partage de la nourriture ou un différend sur la direction à prendre, près de moi ou suivre Gambette vers la chèvrerie - Passe-Partout est souvent partagée - induit aussi l'entre-choc.

Je ne vivrais jamais l'entrechoc mais je le vis un peu par procuration. Je ne peux que me projeter dans ce rapport sans pouvoir l'analyser.

Si je câline, si je caresse, c'est avec mes mains et si je parle et crie c'est avec ma voix. Pourtant je me sens transportée quand elles m'accompagnent dans les chemins. J'entends à nouveau le silence. Je marche en écoutant leur présence. Je ne me retourne plus. J'envisage d'aller plus vite. Passe-Partout s'attarde pour

gloutonner une plante. Découvrir une nouvelle saveur. Je déguste cette image heureuse. Je souris à quelque chose qui ressemble pour moi à un petit enfant dont la curiosité le fait s'arrêter sur un objet à explorer. Et, suite à je ne saurais dire quel événement ou décision de sa part, elle accourt. Elle cavale vers nous. Gambette quant à elle n'est pas toujours derrière moi. Elle prend la tête dès que nous parvenons sur un terrain connu. Elle se met alors à trotter vers la chèvrerie et le champ si fraîchement herbé. Il y a tant de configurations possibles.

* *

*

Pour clore cette petite histoire qui n'a en réalité pas de fin, j'aimerais dire que j'aurais voulu encore agrandir le troupeau. Parce qu'il est naturel pour les mammifères de se reproduire, qu'il me semble que Gambette a besoin d'avoir des bébés et que notre rapport en aurait été plus distancié. Cela ne sera pas possible ici. Non pas du fait de la précarité de notre situation de squatteur, car occuper le terrain que ce soit en y habitant, en cultivant ou en faisant pâturer des animaux est toujours une règle valide, mais parce qu'il est préalablement nécessaire de créer un petit troupeau d'humains pour s'en occuper, or il faut bien constater que cela est difficile.

Certains sur la ZAD ont réussi à former une tribu et vivent avec un troupeau d'un vingtaine de chèvres. Ils ont déjà parcouru de longs chemins avec leurs chèvres avant d'arriver ici et sont prêts à partir en cas d'expulsion.